

res, et totalement inconnue en librairie, puisqu'elle n'a jamais été mise dans le commerce. J'en dois la communication à la courtoisie d'un ami de France.

Voici le préambule dont l'auteur fait précéder la précieuse curiosité littéraire offerte à ses lecteurs intimes seulement:

"J'ai encore une communication intéressante à vous faire. A travers les feuillets de ce même manuscrit, je retire un sonnet inédit de Félix Arvers. Il fut mon contemporain d'âge et d'études. Je le recevais quelquefois en Nivernais, où ses vives saillies et sa gaieté doucement railleuse charmaient nos loisirs campagnards. J'ai été, je n'en doute pas, un des premiers à recevoir la confiance du fameux sonnet qui a suffi pour donner à son nom une célébrité que n'atteignent pas toujours les gros livres

"C'est en 1844, à sa dernière visite à Prunevaux, qui précéda sa maladie et sa mort que, pour payer une hospitalité qui nous était plus précieuse qu'à lui-même, il nous laissa le beau sonnet que vous allez lire.

"Ce sonnet, que nous avons en autographe, a été imprimé par erreur et sans signature dans le charmant volume de poésies inédites publiées après la mort de mon neveu le comte Lafond, qui sans doute en avait une copie et l'avait mêlée à ses papiers."

Puis vient le sonnet annoncé, sonnet que les amateurs s'accordent à ne pas trouver trop indigne de ses aînés:

Dans des vers immortels, que vous savez sans doute,  
Dante, acceptant d'un prince et le toit et l'appui,  
Des chagrins de l'exil abreuvé goutte à goutte,  
Nous a montré son cœur tout plein d'un sombre ennui.

Et combien est amer pour celui qui le goûte  
Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte  
De monter et descendre à l'escalier d'autrui...  
Moi, qui ne le vaud pas, j'ai trouvé mieux que lui.

Ici, malgré ces vers de funèbre présage,  
J'ai trouvé le pain bon, et meilleur le visage,  
Et l'opulent bien-être et les plaisirs permis.

C'est que Dante, égaré dans des sphères trop hautes,  
Avait un protecteur, et que moi j'ai des hôtes;  
C'est qu'il avait un maître et que j'ai des amis.

Il faut bien admettre qu'on ne saurait reconnaître plus poétiquement et plus délicatement le charme d'une cordiale hospitalité.

Cette esquisse ne serait pas complète, si je ne signalais ici une autre curiosité littéraire qui touche à mon sujet, et que je trouve dans l'"Année poétique" de 1899, recueil de vers de différents auteurs, compilés par M. Charles Fuster, et publié récemment par la librairie Fishbacker.

C'est une réponse au célèbre sonnet d'Arvers, signée d'un nom peu connu, **Louis Aigoïn**.

Pour mieux faire saisir la très remarquable ingéniosité de cette réponse sous forme de décalque, relisons d'abord le fameux sonnet:

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère:  
Un amour éternel en un moment conçu;  
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,  
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,  
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire;  
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,  
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,  
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre  
Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,  
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle:  
"Quelle est donc cette femme?" et ne comprendra pas.

Maintenant, lisons attentivement la réponse. On suppose que c'est une femme qui parle:

Ami, pourquoi nous dire, avec tant de mystère,  
Que l'amour éternel en votre âme conçu  
Est un mal sans espoir, un secret qu'il faut taire,  
Et comment supposer qu'Elle n'en ait rien su?

Non, vous ne pouviez point passer inaperçu;  
Et vous n'auriez pas dû vous croire solitaire.  
Parfois les plus aimés font leur temps sur la terre,  
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pourtant Dieu mit en nous un cœur sensible et tendre;  
Toutes, dans le chemin nous trouvons doux d'entendre  
Le murmure d'amour élevé sur nos pas.

Celle qui veut rester à son devoir fidèle  
S'est émue en lisant vos vers tout remplis d'elle:  
Elle avait bien compris... mais ne le disait pas.

N'est-ce pas que c'est charmant? Ce remarquable "jeu d'esprit", bien que publié dans l'"Année poétique" de 1899, remonte cependant à plus haut. On trouve, dans le volume V du **Bookman**, journal littéraire illustré, de Londres, les lignes suivantes extraites d'une **Lettre de Paris** signée Alfred Manière:

"Il doit bientôt paraître en librairie une très sérieuse étude sur un des caractères les plus curieux du siècle, sur Félix Arvers, qu'un sonnet a rendu célèbre. L'auteur, M. Louis Aigoïn, a connu Arvers personnellement; ce n'est donc plus un jeune homme, puisque le poète est mort en 1850. Ce travail contient en particulier des détails sur le fameux sonnet, qui nous donnent à entendre que la femme mystérieuse dont il est question était Mme Ménessier, la fille de Charles Nodier.

"M. Louis Aigoïn ajoute à cette étude ce qu'il appelle des **variations sur le sujet**. Ces variations consistent en trois sonnets reproduisant exactement les quatorze rimes de l'original. Le premier est supposé écrit par la personne même qui avait inspiré celui-ci; le second est la réponse d'une dame fin-de-siècle; le troisième est intitulé: **Le sonnet d'Arvers à revers**."